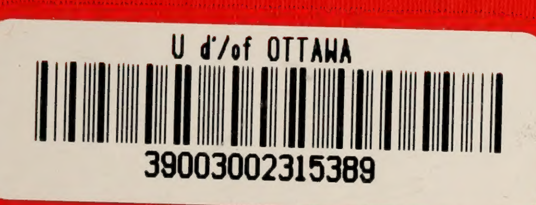
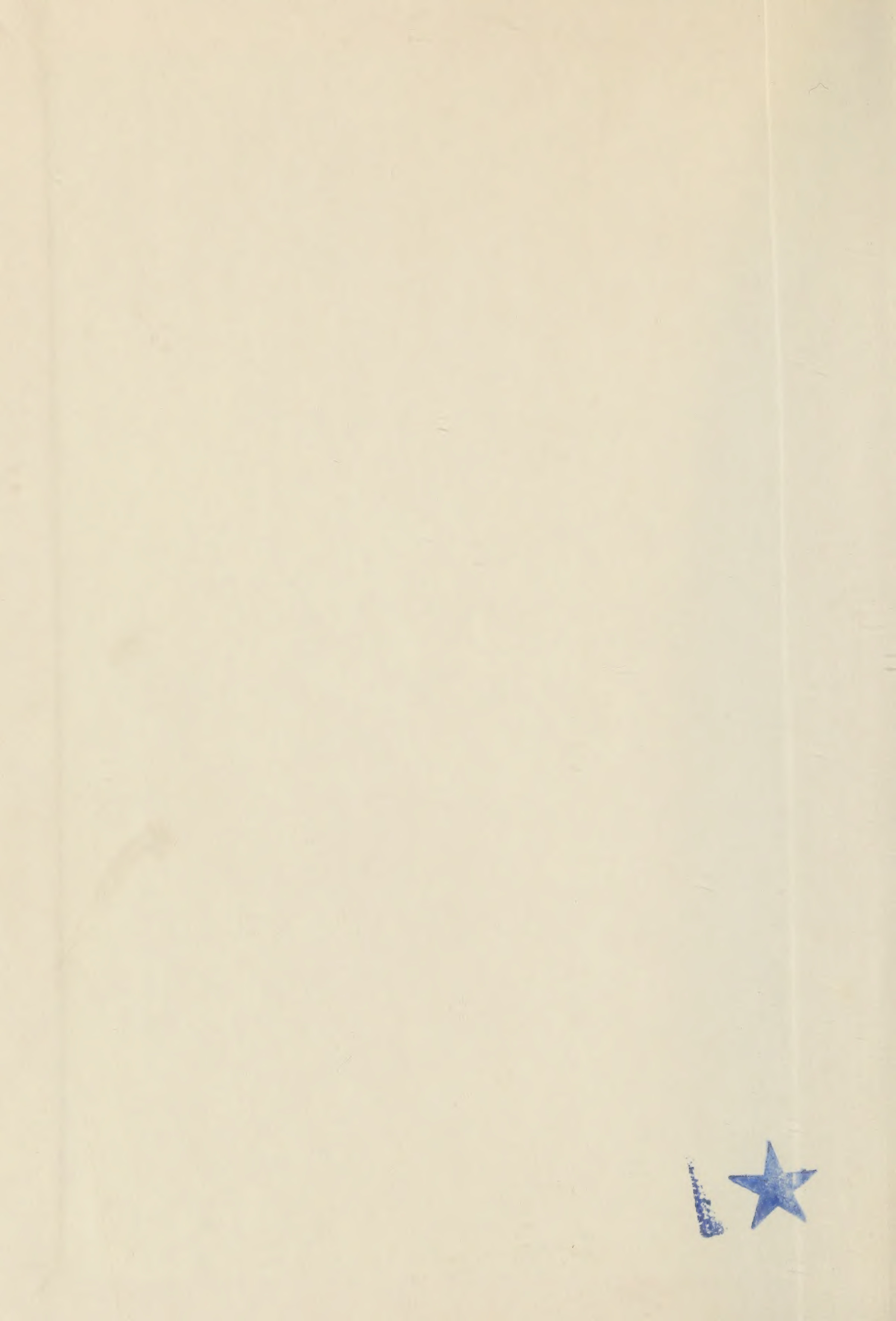

U d'/of OTTAWA
39003002315389



POINTES

SÈCHES

BRUXELLES
LIBRAIRIE DU SABLON
F. ERNEST-GOOSSENS, ÉDITEUR
49, RUE LEBEAU



DES MÊMES AUTEURS :

YOR

chez O. LAMBERTY, éditeur à Bruxelles.

PROCHAINEMENT :

LES MENDIANTES, roman

L'AVEUGLE JEU, poèmes.

LEBEN-ROUTCHKA

POINTES SÈCHES

Paul Adam.
Maurice Barrès.
Henry Bataille.
Paul Bourget.
René Boylesve.
Eugène Brieux.
Alfred Capus.
Paul Claudel.
Louis Codet.
de Flers-Caillavet.
Remy de Gourmont.
Francis de Miomandre.
Ctesse de Noailles.
George de Porto-Riche.
Henri de Régnier.
Gilbert des Voisins.
Maurice Donnay.
George Eekhoud.
Claude Farrère.
Paul Fort.
Anatole France.
André Gide.
Aimé Graffigne.
Abel Hermant.
Francis Jammes.
Paul Léautaud.
Camille Lemonnier.
Pierre Loti.
Pierre Louys.
Maurice Maeterlinck.
Elie Marcuse.
Epoux Mardrus.
Octave Mirbeau.
Adrien Mithouard.
Albert Mockel.
Eugène Montfort.
Jean Moréas.
Josephin Péladan.
Marcel Prévost.
Edmond Picard.
Jules Renard.
Jean Richepin.
Edmond Rostand.
André Ruyters.
Tharaud frères.
Marcelle Tinayre.
Emile Verhaeren.
Willy.
Collette Willy.

toute œuvre insincère, toute œuvre fausse, est une chose laide, révoltante, et, pour tout dire, une petite infamie.

On voit par là sous quel angle les auteurs de ce petit livre ont considéré quelques écrivains d'aujourd'hui.

" *Vous parlez de Renan, me disait encore Simon, sans préoccupation de lui plaire ou de lui déplaire, simplement en familier de son œuvre. A mon avis, vous n'avez pas dépassé votre droit de critique et d'humoriste. Mais ce ton, fort reçu envers les morts, sied-il avec les vivants? On s'accorde, pour l'ordinaire, à parler de ceux-ci avec habileté, et de ceux-là seuls avec sincérité. C'est affaire d'éthique personelle.* "

MAURICE BARRÈS. Huit jours chez M. Renan. Avertissement de 1890.

Et par le monde je me promène, louant choses belles et bonnes et me gaussant de sottise à pleine gueule.

CHARLES DECOSTER.
La Légende d'Ulenspiegel.

LE BATISSEUR PRESSÉ

On a dit de M. Paul Adam ce que l'on peut dire de tout ce qui vit : qu'il est un spectacle admirable.

En fait, c'est un romantique naturaliste, habillé d'un ulster, et qui se prend au sérieux.

Si le nombre des pages entassées est le signe de la valeur, M. Paul Adam est un de nos plus grands écrivains ; sinon, c'est un mauvais Hugo, un plus mauvais Balzac, un pire Zola.

M. Paul Adam est à la fois le grave architecte et le hâtif maçon de palais mal bâtis. Il en dresse le plan d'ensemble dans une heure de fougue, fait venir en grande hâte le mortier, les pierres et les briques ; et puis il entasse sans repos, à grand effort de muscles, les moëllons sur les blocs ; et de temps à autre il oublie le mortier.

Lorsque tout est fini, il essuie du revers de sa manche la sueur de son front auguste, et soupire

un grand coup : “ Encore un chef d’œuvre de fait ! ”

Puis il passe au suivant.

Tous les cinq ans il lit un philosophe à la mode, ne le comprend pas, et griffonne hâtivement *Le Serpent noir* ou *La Force du Mal.*

Cela fait, au bout de compte, un monceau de romans mal pensés, mal composés et mal écrits, et malgré cela puissants et pleins de vie.

VÉRITABLEMENT HOMME LIBRE

M. Maurice Barrès, à qui " était chère la fièvre qu'il prenait aux marais de Venise, parce qu'elle élargissait sa clairvoyance au point que sa vie inconsciente la plus profonde et sa vie psychique se mêlaient pour lui être un immense réservoir de jouissance " ; M. Maurice Barrès qui " a trempé dans l'humanité vulgaire ; qui en a souffert ; qui veut fuir dans l'artificiel " ; M. Maurice Barrès reçoit à l'Académie M. Jean Richepin, qui, lui, aime chez M. Raoul Ponchon

" ...son plastron d'habit bordé de taches,
" son pif rond, ses petits yeux fins, sa chaude voix,
" et l'odeur de boisson qui fume à ses moustaches."

M. Maurice Barrès ne promène plus son indolence fervente dans les petites allées du *Jardin de Bérénice :* il voyage à Sparte, et à Athènes. Il n'a plus de haine pour l'ingénieur Martin : il

conspue Thalamas. Il ne songe plus à bâtonner lyriquement, après l'absinthe, le compliqué vieillard qui prétend lui enseigner le Pyrrhonisme : il est tout occupé du transfert au Panthéon des cendres de Zola.

Il a délaissé son ami Simon, et Athèné, et Amaryllis, et Astiné Aravian, et Sturel, et le Musée du Roi René : il songe à la Revanche, reçoit M. Richepin à l'Académie, et travaille au Dictionnaire.

L'Enchanteur de *Sous l'œil des Barbares* a poussé à ses limites le culte d'un " moi " qui n'était pas haïssable. Il en a fait un " moi " antipathique.

M. Maurice Barrès est devenu " véritablement homme libre. "

FAUSSAIRES

Il représente dans le théâtre français un type qui se rencontre parfois dans la vie, bien qu'il n'ait jamais été très étudié : l'imbécile assez sournois pour sembler intelligent.

Il fait, avec des personnages juste assez conventionnels pour paraître originaux, au cours d'anecdotes juste assez niaises pour paraître piquantes et neuves, des comédies juste assez lamentables pour paraître fines.

Ce cancer du théâtre contemporain est d'ailleurs merveilleusement doué de goût et de mesure dans l'abjection.

C'est pire que du Massenet, c'est pire que du Bourget, c'est pire que du Loti, c'est pire que du Carolus Duran : c'est du Bataille.

Dans l'amas de ses mélodrames pour esthètes il n'y a pas un caractère, pas une situation, pas une phrase, pas un mot, rien, qui sonne juste.

Ce dramaturge obscène chante irrémédiablement faux, et comme il n'a pas d'oreille, il ne s'en doute pas. Et le public prend ces sommaires clameurs de confus idiot pour " l'écho d'une âme profondément humaine. "

En vérité, M. Henry Bataille est le grand faussaire de la psychologie dramatique. Rien de plus immonde n'existe.

Et cependant il a eu une chance merveilleuse; il a rencontré son âne-sœur : il a trouvé pour incarner les piteuses héroïnes de ses emphatiques et prétentieux mélodrames, l'emphatique et prétentieuse nullité qui leur correspond miraculeusement.

On peut passer à une femme son manque de beauté — son inélégance — son inintelligence — son absence parfaite de talent — sa maladresse — la fausseté de ses sentiments..., mais comment pardonner à la comédienne qui réunit toutes ces qualités ?

On voudrait suivre le conseil de Figaro et se hâter de rire. Mais de tout ce fumier pour *gobeurs* fuit une si âcre et ammoniacale pestilence que malgré soi on pleure de grosses larmes de honte et de dégoût.

...Rien d'aussi immonde n'existe.

LE COCHON MORNE

Il a écrit un grand nombre de romans qui se ressemblent tous.

Chacun comprend un grand nombre de chapitres qui se ressemblent tous.

Il s'y agite un grand nombre de blafards et grêles personnages qui se ressemblent tous.

Romancier pour mondaines charitables, demi-mondaines bien cotées et jeunes sous-lieutenants, il s'est fait une spécialité de l'adultère élégant et chrétien, du remords bien élevé, de l'amour de bon ton — on l'a dit.

Passions pour boudoirs Louis XVI, péchés tendrement roses ou vieux bleus, crucifix authentiquement médiévaux et bidets en argent !

Il lui est cependant arrivé d'écrire une ou deux jolies phrases, et même — cruelle énigme ! — une ou deux pages fortes.

Mais perdues dans un fatras immense, fatigant,

incolore, veule, prévu, blafard, de gestes falots, de phrases inachevées, de profils perdus, de descriptions en plaqué, de psychologies lisses.

Avec cela, littérateur malin, sachant flairer la piste du succès.

Il est le Pornographe en habit, le Phallophore en gants blancs, sans aucun enthousiasme.

Emile Augier appelait M. Paul Bourget : " Le cochon triste. "

....." Morne " paraît mieux convenir.

PETITE BRISE

M. René Boylesve est féru de ce proverbe que la manière de conter vaut mieux que ce qu'on conte.

Il a tissé, autour d'anecdotes ténues et sans vie, une toile délicate et délicieusement fine de descriptions voluptueuses, de traits subtils, de sourires attendris.

Mais cette toile n'est pas toujours heureusement drapée, et M. René Boylesve oublie parfois de nous laisser ignorer qu'il raconte une histoire.

C'est dommage, car beaucoup de ses tableaux sont d'un art achevé, et si les caractères manquent souvent de relief, certains sont de petites merveilles de grâce, de malice et d'humanité.

Et certains chapitres mêmes atteignent une expression étrangement troublante, voluptueusement séduisante, délicieuse.

Le souffle de M. René Boylesve est court :

c'est une toute petite brise qui vient de la terre.

Mais elle est aussi embaumée que si elle s'était, en passant par les jardins des Iles Borromées, chargée des arômes les plus singulièrement délicats.

L'AMI DU BIEN

Voici des avariées, des filles séduites, des remplaçantes, des tuberculeuses et des folles. Ecce ancillæ Domini.

Enfin voici son cœur qui ne bat que pour vous.

" Vous ", c'est l'humanité souffrante qui s'effondrait de pourriture et n'attendait que lui pour être régénérée.

Il a inventé à cet usage le corset hygiénique, le bidet antiseptique, l'injecteur de poche et la redingote anglaise indéchirable.

Il a inventé surtout le Prêche dramatique, infiniment dilué : le Prêche à la ligne.

Il va, les bras étendus, la peau de lion au dos, à la ceinture la corde en poils de chameaux, la couronne d'épines dessinant la calvitie. C'est tout iuste s'il ne marche pas sur la mer. (Il est vrai qu'il ne marche pas du tout.)

Pour sauver ses contemporains, il ferait tout au monde.

Hormis une bonne pièce, car ce lui est impossible.

Empereur des pourris, des gâteux, des lépreux, des scrofuleux, des cancéreux et des estropiés, il étend sa bonté sur tout ce qui excrète, sur tout ce qui suppure, sur tout ce qui suinte.

Il y en a pour tous les dégoûts.

M. Brieux est l'ami du bien.

L'AMUSEUR MALGRÉ LUI

M. Alfred Capus est classé pour l'éternité : c'est un Amuseur.

On va voir sa pièce au Boulevard après un dîner fin, histoire de rester en train, et l'on rit en digérant.

Hélas ! oui, M. Capus est un amuseur, et comme nous le regrettons cette fois! Il a inventé mille situations délicates et fines ; il a composé mille personnages d'une charmante vérité ; il a semé sans compter son esprit et sa grâce.

M. Alfred Capus a pour l'éternité la réputation de n'être qu'un amuseur.

Et cependant, sous l'esprit, sous la facilité, sous le charme, il y a la vie qui palpite, la vie toute simple et toute attendrissante des malchanceux de l'amour, des sans-énergie de la passion, des trop tard venus, des perdants, des résignés de la grande Tendresse. En vérité, le cœur humain

est là tout nu, le triste grand cœur humain avec toutes ses pauvres joies et toutes ses longues peines, et tous les fous mensonges et toutes les merveilleuses illusions de l'instinct qui pousse à vivre quand même et malgré tout.

Capus, Bernstein, Fabre, Porto-Riche, Wolff, Claudel, Maeterlink !...

Le théâtre français actuel est une floraison d'une saveur et d'une diversité magnifiques.

DEUX GRANDS TRAGIQUES

L'art de M. Maurice Maeterlink et l'art de M. Paul Claudel, tous deux d'une suprême force, diffèrent tous deux comme leurs destinées elles-mêmes.

Le premier a connu dès ses premières œuvres le succès, la célébrité, le triomphe — la Gloire. Il n'en fut pas diminué. Le second est à peu près inconnu. Il vit dédaigneusement isolé dans un coin d'Extrême-Orient. C'est à peine si quelques professionnels l'ont lu.

Tous deux furent de magnifiques pétrisseurs d'humanité ; tous deux ont plongé leur puissant regard au fond des choses de la nature et de la vie, de l'élan dont Wotan, *quand l'attrait du jeune amour se fut un peu fané pour lui*, se précipitait dans les entrailles mêmes de la Connaissance.

Leurs œuvres à tous deux allient un symbolisme grandiose à une sensation réaliste de la vie. Tous

deux ont sondé les philosophies, les religions, les races, les sociétés, les individus, les métiers. Tous deux ont touché d'un doigt frémissant le néant de l'existence et l'admirable puissance de l'instinct de l'homme. Tous deux se sont construit une langue spéciale, forte, riche, souple et pleine, et tous deux ont été de merveilleux inventeurs d'images.

Enfin tous deux, dans leurs drames, et c'est là l'important, et sans cela tout le reste ne serait rien, tous deux proposent en leurs personnages autant de manières de s'adapter à l'existence, autant de conceptions possibles de la vie.

Et c'est pour cela que tous deux tendent la main par-dessus les années aux grands tragiques de toutes les époques : Eschyle... Shakespeare... Dante... Goethe...

Mais c'est en ce point aussi qu'ils se séparent, et c'est en ce point qu'il faut trouver le secret de la différence des destinées qu'ils eurent, et la raison de la préférence qu'il est juste d'accorder à l'auteur de *Monna Vanna*.

En même temps que leurs personnages représentent des synthèses humaines d'une signification générale, de sublimes raccourcis des différents types possibles, chez M. Paul Claudel ils ne sont que cela. Certes, il suffit. Mais M. Maurice Maeterlink nous offre davantage.

L'auteur de *L'Arbre* ne se sert de la vie pratique, qu'il connaît parfaitement, que pour des allusions ou des images. Ses personnages parlent, ne vivent pas. M. Maurice Maeterlink la prend, la vie, toute tiède et toute plastique, et c'est d'elle-même qu'il sculpte ses inoubliables marionnettes. Et, pour dire en un mot ce qui nous occupe, leurs personnages à tous deux sont de magnifiques entités : chez M. Paul Claudel ils ne sont que cela ; chez M. Maurice Maeterlink ils sont en même temps des hommes.

Nous préférons la brutale force de Golaud ou de Guido Golonna à celle de Tête-d'Or ou de Thomas Pollock Nageoire ; ces derniers agissent certes, mais leurs actes ne sont que prétextes à la superbe révélation verbale d'eux-mêmes : ils se décrivent. Guido ou Golaud agissent, et c'est la manière dont ils le font qui crée leurs types ; leurs paroles ne sont que l'explication naturelle de leurs actes ; ils ne discourent point sur eux-mêmes ; ils décrivent les sentiments et les passions éternelles qui les agitent.

Et ce que l'on dit ici du Violent, on l'étendrait sans peine à tous les autres types dont les deux grands tragiques se sont saisis : à l'Amoureux, au Sage, au Poète, à la Femme, au Nihiliste, au Faible, au Savant........

Et cette différence d'art — verbal ; vivant — fait que la vie n'apparaît dans les drames de l'auteur de *L'Arbre* qu'à titre d'évocation, alors que chez M. Maurice Maeterlink elle est le drame lui-même

Cette double supériorité du grand Gantois d'avoir créé des personnages d'une aussi forte valeur symbolique que chez M. Claudel, et en même temps existant véritablement dans la vie concrète, et de les avoir exprimés au cours d'anecdotes aussi émouvantes, et en même temps possibles dans l'existence matérielle, cette double supériorité de M. Maeterlink lui a donné la Gloire qui le remercie, non de *tout* ce qu'il a offert, mais de la partie de ses dons assimilable actuellement à l'esprit public, — partie qui précisément chez M. Paul Claudel est absente.

LA PETITE CHIQUETTE

Nous ne connaissons de M. Louis Codet qu'un seul roman, mais il suffit pour que son nom ne soit rien moins qu'indifférent.

Une intrigue toute simple comme la vie de gens de bonne volonté, des personnages vivants qui arrivent naturellement en leur temps, de remarquables croquis de la bourgeoisie provinciale, de la rue montmartroise, du restaurant de quartier, de l'école de peintres, de la banlieue parisienne....

Une demi-page de *La Petite Chiquette* donne plus de vie qu'un plein chapitre de M. Henri de Régnier, que tout un roman de Mme Marcelle Tinayre.

M. Louis Codet, avec un art secret et bon enfant, nous offre de vifs plaisirs. — Caboche, Chiquette, l'ami Florance dit l'Invité dit le Pauvre Garçon, le chien Bouguereau, la poule

Fanny ! Nous les aimons comme si nous avions bu longtemps avec eux le dangereux petit vin gris dont Caboche n'abusait que rarement.

Le conteur est aussi un psychologue : sans a-prioris, sans thèses, sans principes, mais à l'affût de la notation vivante, du mot caractéristique, de la phrase révélatrice d'un tempérament.

... Ah ! Quoi ! C'est le jeu ! Moi, j'aime ça !...

Quelques mots, — et l'on sent gronder tout l'indompté et tout l'aventureux qui peuvent sommeiller dans une hâme humaine.

Bref, un art subtil et clair, une notation fine et sagace, une écriture amusante et libre, dons qui suffisent certainement à classer M. Louis Codet en tête de nos conteurs actuels.

LE PAON COUPÉ

Le type — hélas ! banalisé — de l'Arriviste trouve en M. Francis de Croisset sa plus vive expression.

Un merveilleuse entente des moyens propres à lui assurer une rapide réussite a fait sa fortune.

Il essaya jadis des vers, aux heures agonisantes de la *Jeune Belgique*. Mais cet article ne se demandait plus.

Il a tenté ensuite le vaudeville pornographique, avec M. de Waleffe. C'était bien surfait.

Alors il quitta Bruxelles " où il n'y a rien à faire " et Paris l'accueillit. Cet accueil se transforma en triomphe quand Chérubin eut trouvé que, puisque d'autres avaient plû, le plus court était de les démarquer.

Et Sem fit sa caricature.

Chérubin arriviste, paré des plumes d'un paon dérobé, arrive. Il est même arrivé. Et son orgueil

ne connaît plus de bornes. Il se compare à Goethe, dans l'intimité, et à Shakespeare. *Chérubin* est devenu *Le Paon.*

..... M. Francis de Croisset est infiniment plus suffisant que ses œuvres.

MAISON DE CONFIANCE

Le firme de Flers, Caillavet et Cie est avantageusement connue sur la place de Paris, en province, et même à Bruxelles. Les produits qu'elle déverse sur le marché sont du meilleur aloi. Sans doute la culture française n'a pas avancé d'un pas, mais la saine bêtise qui fait le charme de la vie s'est considérablement augmentée.

Cette firme bienheureuse — aidée de M. Marcel Prévôst, qui travaille d'autre part pour son compte, et de quelques étoiles de moindre grandeur — rend contents de leur vie plus d'imbéciles qu'il n'en faut pour faire une république démocratique.

Le vaudeville est devenu la patrie intellectuelle du français normal. *Ubi bene...*

Du reste sans rivale pour la rapide livraison de ses produits et leur facile écoulement, la

firme de Flers, Caillavet et Cie est la plus grande dans le monde.

Elle n'a pas plus de concurrence qu'elle n'a de succursales.

On parle de la mettre en société anonyme.

HACKENSCHMIDT

On se souvient sans doute d'avoir vu dans quelque tournoi de lutte les plus forts athlètes de l'Europe réunis : Clément le Terrassier, le hollandais Van t'Hoft, Paul Pons, Raoul le Boucher, Koch....

Parmi eux, les dépassant de toute l'encolure, le russe Hackenschmidt souriait paisiblement. Lorsque son tour était venu, il ne s'amusait à parades, feintes ni autres fariboles. Il prenait son adversaire dans ses bras, le soulevait de terre malgré ses efforts, tournait deux fois sur lui-même en le serrant contre sa formidable poitrine. Puis Hackenschmidt posait à terre, sur le dos et comme il eût fait d'un enfant, le lutteur jusque là invaincu.

M. Remy de Gourmont est l'Hackenschmidt de la littérature vivante. Ses vues, sa science, son écriture, tout est chez lui poussé à sa plus forte expression ; son cerveau est une machine supérieurement organisée.

Et ce géant sait manier de ses doigts puissants les plus délicates psychologies : Rose, d'*Un Cœur virginal*, est la plus étonnante vérité que psychologue ait découverte ; et il l'a fixée avec un charme simple et sûr, une grâce aisée et merveilleusement moderne.

Pour parler de M. Remy de Gourmont, on ne peut s'en prendre qu'à des détails. L'ensemble échappe. Il est trop grand.

EMBARRAS

M. Francis de Miomandre ! M. Francis de Miomandre !

Que dire de M. Francis de Miomandre ?

. . . Rien !

Attendre . . .

L'AME PÉREMPTOIRE

OU

LA POITRINE INFINIE

Un cœur innombrable promène par la Vie son visage émerveillé.

Il n'est pas seul émerveillé, ce visage. La vieille Ile de France aussi est émerveillée d'être soudain découverte. Le public est non moins émerveillé qu'on puisse employer tant de mots pour dire si peu de choses ; et ses bravos sont innombrables. L'innombrable cohorte des femmes savantes s'émerveille de compter parmi elles un génie aussi pur. Et M. Messager, bien qu'il ait autre chose à faire, s'émerveille d'avoir prévu la chose en terminant jadis la partition de Firmin Bernicat.

M. Marcel Prévôst, qui se souvient de Polytechnique, s'émerveille d'avoir un sujet de nouvelles et innombrables *Lettres à Françoise*... les Bas-Bleus.

Seul, le Comte, imperturbable comme tout compte bien établi, ne s'émerveille pas ; il veille

simplement, ombrageux et farouche: ce n'est pas un conte à dormir debout.

Il interceptera la correspondance prévostienne qu'il jugera suspecte dans sa candeur naïve. Et la comtesse écrira pour se consoler un millier de vers nouveaux.

Cela fera *L'Ame Péremptoire* ou *La Poitrine Infinie*.

Et cela fera mille vers de plus dans la littérature française.

M. Auguste Dorchain en jaunira, M. Edmond Rostand en chantera moins clair, et l'ombre de Coppée en dansera de joie dans la petite boutique aux volets peints en rouge que Dieu loue, aux Champs-Elysées, aux bons poètes.

UN PSYCHOLOGUE

La passion qui contient toutes les autres et les intéresse toutes, la passion créatrice sans laquelle rien ne serait, rien ne continuerait, la passion qui agite depuis leur naissance jusqu'à leur mort les choses, les hommes, et les dieux, — l'Amour !

Tel est le sujet magnifique que M. George de Porto-Riche a élu.

Admirable champ, cultivé par un laboureur admirable !

Grandeur et indigence, limité et infini, grotesque et splendeur de l'âme humaine ! Nos doigts la sentent palpiter, nous frémissons avec elle, et notre sang, nos muscles et nos nerfs sont entraînés par les magiques visions que l'auteur d'*Amoureuse* nous propose.

M. G. de Porto-Riche a cependant plutôt le tempérament du romancier, qui analyse, que

celui du dramaturge, qui met en scène. Et ses personnages se racontent un peu plus qu'ils ne vivent. De là cette impression légèrement choquante que nous donne la lecture de ses tragédies, et qui vient si cruellement atteindre notre plaisir.

Mais telle est la puissance du génie que ses pièces sont encore parmi les premières de notre temps, et de bien d'autres ; et si M. de Porto-Riche n'est que l'un de nos meilleurs dramaturges, il est incontestablement le plus grand psychologue de l'amour à notre époque.

Le Passé et *Amoureuse* contiennent de la matière de chef-d'œuvre, égale en qualité à celle que l'on aime dans *Le Rouge et le Noir*, dans *L'Education sentimentale* ou dans *Les Déracinés*.

M. G. de Porto-Riche poursuit simplement sa carrière, sans tapage, sans réclame, sans théorie, sans s'étayer d'une Ecole ou d'un Maître.

...Que nous aimons son art, son œuvre, sa belle figure ravagée, et cette hautaine attitude dans laquelle il nous apparaît fier et solitaire — roc isolé dans la mer et dans la tempête.

UN GRACIEUX PELOTEUR

M. Henri de Régnier a écrit des romans dans le même ton que M. René Boylesve, et souvent avec le même bonheur.

Il esquisse avec grâce des caractères fragiles et de minces aventures.

Ses poèmes aussi sont charmants, encore qu'il en ait fait beaucoup trop.

Tant de charme mièvre et tant de délicate séduction ne s'accommodent pas d'une production si abondante.

Cependant certaines de ses pièces, quoique d'un sentiment irrémédiablement superficiel, sont d'un rythme rare et d'une harmonie quasi-parfaite.

M. Henri de Régnier représente dans le domaine du sentiment un peu plus que ce qu'est M. Pierre Louys dans celui de la ligne et de la couleur : un gracieux peloteur.

CF.

M. Gilbert des Voisins ! M. Gilbert des Voisins !

— voir page 35.

N.B. La particule n'y est pour rien.

LE MENSONGE D'UNE NUIT D'HIVER

M. Maurice Donnay a donné des études d'observation humoristique dans le genre de M. Abel Hermant, mais moins bien réussies, et des études morales dans le genre de M. Eugène Brieux, mais moins ridicules.

Quoiqu'il y ait là pas mal d'esprit et assez bien de pensée, on n'est pas à l'aise : on ne sent jamais frémir l'artiste ; on craint toujours que le plafond ne s'effondre, que la chaise ne perde un pied, que le vernis ne s'écaille.

Du reste, la représentation finie, le plaisir disparaît.

...C'est un mensonge d'une nuit d'hiver.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

C'est un de ces écrivains à surprise qui entassent les plus sottes viduités sur les plus belles pages et les vues les plus amples sur les plus grotesques niaiseries.

Comparer *La Nouvelle Carthage* aux *Chroniques de Bruxelles* qu'il donne dans le *Mercure de France* n'est pas sans tristesse.

Mais M. George Eekhoud a une excuse : la littérature est pour lui une profession, non un art.

N'importe...

LE JEUNE CIVILISE

Comme M. Pierre Loti, M. Claude Farrère a beaucoup navigué, et comme Stéphane Mallarmé il a lu tous les livres. Aussi sa chair est-elle triste, et sa conception des choses pessimiste ; mais toujours clairvoyante, incisive et raffinée.

Son premier livre, un recueil de nouvelles : *Fumées d'opium*, chante bien mieux que Baudelaire la "bonne drogue". Il reste son meilleur ouvrage. Certains des contes qu'il y réunit, *La Peur de M. de Fierce*, par exemple, sonnent une heure toute neuve dans la littérature française. M. Claude Farrère sait conter avec la vigueur d'un Maupassant, la concision d'un Mérimée, la chaleur communicative d'un Kipling, et une sorte d'ardeur cruelle qui est bien à lui. Ses romans sont plus faibles ; cependant la vision de Lyon qu'il nous donne dans *Mademoiselle Dax, jeune fille*, celle de Constantinople qu'il nous

propose dans *H'Homme qui assassina*, nous sont chères. Elles suffisent à nous faire espérer que le talent de M. Claude Farrère, très civilisé et encore très jeune, nous offrira quelque jour des romans qui, n'ayant rien perdu de leur charme de vie intense et sincère, seront bien faits.

UN BALLADIN

Comme M. Jean Moréas, qui est grec, comme M. Adrien Mithouard, qui est architecte, M. Paul Fort, qui est niais, a tenté à grands coups de *ballades* de monopoliser le véritable esprit classique français.

Il a fait toutes les ballades possibles..

Ballades pour les souris (cela s'appelle *Les Danseuses*), ballades pour les danseuses (cela s'appelle *Les Souris*), ballades pour les mauvaises digestions, ballades pour tous les Henri et tous les Louis de la chronologie royale ; ballades pour les cailloux des routes (cela s'appelle *Les Chauves*), ballades pour les académiciens (cela s'appelle *Les Cailloux*), ballades pour les propositions d'Euclide, la mort de M. Steinheil, les points cardinaux, la question d'Orient; ballades pour le soleil (cela s'appelle *Il pleut, il pleut, bergère...*), pour la neige (cela s'appelle *Qu'importe le flocon,*

pourvu qu'on ait l'ivresse !) pour les ânes, pour le brouillard, pour les marmitons, pour les water-closets (cela s'apelle *La Tour d'Ivoire*) pour les aéroplanes, pour M. Briand, pour les harengs saurs, pour les ciels de lit.....

Il n'y en a qu'une qu'il n'ait pas encore faite : la ballade dans l'au-delà. Mais il la fera bien un jour, n'en doutons pas.

Ce trio de néo-classiques, Moréas-Mithouard-Fort, est particulièrement dangereux, pour ce qu'il se prend, et qu'on le prend, au sérieux.

Jeune écrivain, méfie-toi ! Ne les lis pas ; vide ton verre, baise ta maîtresse ou caresse ton cheval; regarde ce qui se passe autour de toi ; et écoute chanter ton cœur. Laisse LA TRADITION aux impuissants.

LE DERNIER SOURIRE DE M. ANATOLE FRANCE

M. Anatole France, qu'il n'est pas inconvenant de comparer à l'Archevèque de Grenade dont parle Lesage, n'a-t-il pas son Gil Blas ? Ou l'ayant, ne l'écoute-t-il pas mieux ?

Longtemps M. Anatole France eut le monopole du Sourire Français.

L'Amérique avait des Rois de diverses sortes, la France avait le Roi du Sourire.

Ondoyant et multiple comme le Maître lui-même, ce sourire était le plus pur bénéfice de l'héritage intellectuel de Renan.

Il était éternel et se renouvelait sans cesse ; il comprenait toute la beauté et tout le grotesque, toute la grandeur et toute la misère des choses humaines. Cette souplesse, féline et un peu inquiétante, se paraît de verve et d'éclat, qu'il sagît de comprendre amoureusement Verlaine, ou d'être dur aux Symbolistes.

Ce sourire se variait par d'infinies nuances, de l'exquis Choulette et du doux Gestas au tragique Paphnuce, non sans vibrer délicieusement dans l'âme des fils les plus chéris : Jérome Coignard, Bergeret, et l'émouvant Bonnard. Silhouettes qui pour nous aussi sont inoubliables.

Mais M. Anatole France n'a pas de Gil Blas ; il a publié *L'Ile des Pingouins :* M. Jules Renard en a frémi, et M. Henry Maret, le Faux-Sauvage, y a reconnu sa manière.

M. Anatole France a trop cru en la pérennité de son sourire ; il ne l'a plus remis en question, il ne l'a plus surveillé. Et ce sourire abandonné à lui-même a perdu sa souplesse, son brillant et sa grâce ; sa séduction est partie ; il s'est désargenté.

M. Anatole France a eu des ennuis dans la politique.

Le dernier sourire de M. Anatole France est un sourire jaune.

L'URIEN DU SÉRAIL

M. André Gide est un écrivain que l'on ne peut se défendre d'aimer.

Il a raconté, dans la langue la plus pure, la plus moderne et la plus élevée, *Le Voyage d'Urien.* Il a rempli *Paludes* de l'humour le plus fin. Il a désiré des *Nourritures terrestres*, prestigieuses, mais qu'il ne saurait digérer. Il a hérissé de symboles, bien qu'il s'en défende, *Le Roi Candaule* qui est plein de beautés.

Trop de symboles, et trop flous ! Voilà le cas de M. André Gide. C'est manque de netteté dans l'esprit, manque d'acuité dans la vision, manque de fermeté dans l'expression, impuissance ou paresse à s'expliquer.

M. André Gide, l'un des plus sincères parmi les écrivains vivants, l'un des cerveaux les plus subtils que nous ayions, l'un des hommes les plus spirituels et les plus sensibles de ce temps, et en

qui les qualités les plus rares se réunissent, M. André Gide est un eunuque littéraire : il n'a pu créer un seul *type* ni faire une seule *œuvre*. Le don de communiquer la vie lui est interdit.

Il est celui qui ne fait avec Anglèle " que des simulacres anodins " ; il est l'hésitant Saül, le souriant Tityre, le hasardeux Candaule ; il est l'Urien du Sérail.

Cette attitude qui n'est pas voulue, qu'il subit et contre laquelle il se révolte sans cesse, n'est pas sans beauté et sans mélancolique grandeur.

Aimons M. André Gide tel qu'il est, car il représente excellemment sa génération hâtive, sans muscles, mais supérieurement nervée et cultivée, — et cela aussi est une chose qui a bien son prix.

VENUS TOUT ENTIÈRE...

C'est l'éternelle histoire que contèrent différemment un Jean Racine dans *Phèdre*, un Benjamin Constant dans *Adolphe*, un Daudet dans *Sapho*; c'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Elle s'en amuse et la torture comme la souris fait du chat ; elle l'enlace et l'étouffe comme le boa enlace et étouffe la brebis avant de l'engloutir; elle la ronge minutieusement comme fait le vers hideux dans le cadavre encore chaud....

Le brûlant livre de M. Aimé Graffigne a sa place à côté des grandes épopées de l'amour ; Henriette marche en roulant les hanches entre Eléonore et Julie, dans le cortège des Amoureuses; Armand, quoique dessiné un peu avec le parti-pris d'un naturalisme défunt, a la beauté fatale et douloureuse des choses qui vivent pour aimer et pour souffrir sans pouvoir rien d'autre.

La Blessure est un roman, comme certains de Maupassant, qu'on ne saurait conseiller aux femmes et aux faibles. Sa forte matière est colorée d'un découragement trop réel. Mais les aguerris auront en le lisant le plaisir de découvrir un talent inconnu et une poignante épopée moderne, et la joie amère et enivrante de sentir gronder le Désir, la Volupté, l'Amour, la Jalousie, la Haine, la Maladie, tous les grands rythmes qui mènent l'homme de la naissance à l'Inconnu.

UN HOMME D'ESPRIT

M. Abel Hermant ne travaille pas pour la postérité, mais pour ses contemporains. A-t-i raison ou tort ? C'est là une question de goûts et de gros sous que nous n'avons pas à résoudre.

Quoi qu'il en soit, il réussit ce qu'il s'est proposé, en véritable homme d'esprit, et toujours avec bonheur.

Ce prince de l'humour est d'ailleurs un créateur de types, et nous n'en voulons donner pour preuve que le croquis de l'Infante Elvire *(Trains de Luxe)* qui est mieux qu'un dessin d'humoriste : une eau-forte de psychologue.

La scène entre elle et Manuel Arequipa (nous parlons de la pièce que M. Abel Hermant a tirée de son roman) peut même compter parmi les plus originalement belles du théâtre français.

L'INFANTE, ÉMUE — Mon petit !... Tu l'aimes à ce point-là !... Oh !... (UN TEMPS) Je t'étonne ? Tu croyais que j'allais me mettre en colère, crier... Non... j'aime tant l'amour que même celui dont je souffre m'est sympathique et m'attendrit.

Voilà des trouvailles qu'on rencontre trop rarement pour ne pas les souligner avec un vif plaisir.

POINTE-A-PITRE

Personne ne sait à quoi s'en tenir sur le talent de M. Francis Jammes. Ses chefs-d'œuvre sont des niaiseries, et ses niaiseries des chefs-d'œuvre.

Est-ce un raffiné extrême, ou un enfant génial qui balbutie ?

On ne sait. L'intelligence de M. Francis Jammes ne se peut concevoir. Comme disent les mathématiciens, c'est un cas singulier.

Tant d'art mesuré parmi tant de mauvais goût, tant d'éclairs sublimes dans un pathos si fastidieux, déroutent.

On ne peut expliquer ni par l'inconscience — *Almaïde d'Etremont* en témoigne — ni par le fumisme — *Pomme d'Anis* le montre — le fonctionnement de cette âme particulière.

On ne peut que bâiller au seuil de *L'Eglise habillée de feuilles*, on ne peut que pleurer doucement aux genoux de *Clara d'Ellébeuse.*

M. Francis Jammes est admirable et haïssable à la fois. Eût-il su se borner, il eût peut-être été l'un des plus grands. Il n'a pas su se borner.

Ou bien, n'est-ce qu'un fumiste, avec des accès irrésistibles de candeur ?

Le grand-père de M. Francis Jammes est né à Pointe-à Pître.

N'oublions pas cependant que le miniaturiste de *Clara d'Ellébeuse* a inspiré au plus émouvant des poëtes de ce siécle, au grand et douloureux Charles Guérin, le plus beau chant que nous ayons eu peut-être depuis Verlaine.

L'AMANT DE CŒUR

Bien qu'il perde, semble-t-il, beaucoup de temps, M. Paul Léautaud n'en perd guère à chanter l'amour : il le fait. Et fort souvent, s'il faut l'en croire.

Il est le petit ami de ces demoiselles qui crient : " A bas la calotte " en se mettant au lit. Il raconte avec une ingénuité qui n'est pas sans artifice ni sans complaisance, l'indulgente et amoureuse amitié qu'il eût en général pour toutes les femmes faciles, et en particulier pour celles de sa famille.

Cet immoraliste volontaire n'a qu'un tout petit filet de talent. Il continue la littérature légère du XVIII[e] siècle, en moins bien. Et quoiqu'il soit parfois charmant, nous voici loin de Crébillon fils.

Avec tous les traits, dont certains fort gracieux, dont il a égayé ses quelques œuvres, on ferait

avec peine un roman passable, voire une bonne nouvelle.

Mais comme disait une de ses amies arrivée aux plus hautes destinées : " Ce n'est pas en un coup que l'on devient riche ".

M. Paul Léautaud est l'Amant de cœur, aussi bien " en femmes " qu'en littérature : un agréable accessoire.

LE MEILLEUR PLAGIAIRE

M. Camille Lemonnier, “ le leader de la littérature belge d’expression française ”, doit avoir écrit à peu près autant de romans que Zola lui même.

S’ils ne sont pas tous aussi longs, ils sont tous plus ennuyeux encore ; le lecteur n’y perd rien.

M. Camille Lemonnier a été halluciné par Zola toute sa vie, et même après sa mort.

Avec une patience digne d’une meilleure cause, il traduisait en belge chaque roman que Zola fournissait à Charpentier. Cela lui valût la notoriété, presque la gloire.

Du reste, écrivain non sans puissance et non sans force. Certaines pages finissent par être grandioses à force de le vouloir.

Il faut déjà du tempérament pour plagier Zola convenablement. Les frères Margueritte n’y réus-

sirent qu'à demi ; d'autres — et Apollon sait s'il y en eût ! — échouèrent complètement.

M. Camille Lemonnier est une nature robuste.

C'est le meilleur plagiaire de Zola.

IL ÉTAIT UN PETIT NAVIRE...

C'est probablement le plus bête et certainement le plus illettré des écrivains vivants.

Il est peut-être fort bon officier de marine.

Il n'a pas réussi comme marin, bien qu'il ait beau-beau-beau-beaucoup navigué ; mais ses œuvres ont trouvé l'éclatant triomphe que le public éclairé de la fin du siècle dernier réservait aux médiocres.

Il vit : les éditeurs se l'arrachent, et les critiques officiels se disputent les encensoirs réglementaires. Mais lorsqu'il mourra, nul n'osera entreprendre l'édition complète de ses œuvres, et le chœur des critiques chantera en mineur :

" Que Dieu ait cet âne ! "

Le petit frère d'Yves a beau-beau-beau-beaucoup navigué.

Ce n'était pas un Bâteau ivre qui le portait,

mais un sage paquebot à la marche tranquille : des violentes contrées qu'il n'a pas su voir il n'a rapporté qu'un éthique butin de paysages rapetissés, d'intrigues rabougries, de sentiments racornis ; un butin de crocheteuse trop tard levée.

Il passe cependant pour avoir découvert " le frisson exotique ".

En vérité, ce n'était pas la peine d'avoir tant-tant-tant-tant-tant navigué ; il eût aussi bien fait de rester chez soi. Tout cela est petit, petit, et mesquin, recroquevillé, à fendre l'âme de pitié nauséeuse.

Il était un petit navire.......

LES OVAIRES SONT LES OVAIRES

Il est l'auteur de gentilles petites saletés qui trouvèrent le succès : il les mêlait avec bonheur à des notions assez imprécises pour paraître justes d'antiquité païenne et sensuelle. Ce qui lui permit de ne pas passer pour un vil pornographe. Il n'est pas vil...

M. Pierre Louys ne s'intéresse qu'aux cigarettes orientales et aux femmes gracieuses. La vie moderne et les sentiments humains lui échappent également. — Mais ce serait une erreur de blâmer un écrivain de ce qu'il n'a pas fait.

Qu'il suffise de noter que ses pseudo-reconstitutions sont d'heureux pastiches d'agréable paresseux, et que, comme le petit ami Léautaud, ce huitième Singe de la Grèce est un amusant accessoire de la littérature.

Souvent très fin et parfois charmant, son manque de netteté et sa grâce trop molle finissent

par ennuyer. Quoique s'étant surtout occupé de la femme, il ne l'a jamais connue au-delà de sa surface ; il l'aime pour la caresser, non pour lui faire des enfants.

Les Ovaires sont les Ovaires, cependant, M. Pierre Louys. Vous n'y pensâtes jamais.

LES FRÈRES ENNEMIS

Comme il y a deux Barrès, il y a deux Maeterlink.

Chez le premier l'évolution fut désastreuse, et l'on a vu quelle sorte d'homme libre il est devenu.

Chez M. Maurice Maeterlink, si la transformation fut aussi étonnante (au point que le second Maeterlinck nie nettement le premier, alors que le second Barrès se contentait de sourire du premier Barrès), cette courbe dont *Le Temple enseveli* est le point de rebroussement est telle qu'on ne saurait ni se réjouir ni déplorer.

En devenant son propre ennemi, M. Maeterlink reste son égal.

Et voilà la sublime leçon que cet irréductible génie nous propose.

Peu importe l'inlassable variation des idées et des formes ; ce qu'il y a d'éternel dans l'âme

humaine n'a pas moins de beauté à être dit de telle ou telle façon plutôt que de telle autre : il suffit de l'avoir aperçu.

C'est le propre de la patte puissante du génie de magnifier tout ce qu'elle touche, qu'elle le touche de gauche ou de droite, d'avant ou d'arrière, par en-haut ou par en-bas.

Et devant de telles atteintes, il ne peut plus s'agir de s'étonner, d'admirer ou de sourire, mais seulement de s'incliner profondément dans la poussière, et de balbutier avec des larmes, lorsque M. Maeterlink est passé, le seul langage dans lequel il convienne qu'on lui parle : une prière :... *Patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ, visibilium omnium et invisibilium... et homo factus est...*

UN POÈTE INCONNU

M. Elie Marcuse est un poète inconnu. Il a publié *L'Obole des Heures*, livret d'une trentaine de pièces dont aucune n'est indifférente, et de-ci de-là des vers dans quelques revuettes.

Sur un long corps grêle et légèrement voûté une grosse tête hirsute et rousse s'avance vers vous : on distingue d'énormes yeux ronds de myope derrière des lunettes d'or, un gros nez à larges narines, une bouche vaste et souriante que ferment incomplètement d'épaisses lèvres rouges.

Quand on aura ajouté qu'il est paresseux comme une Espagnole et vorace comme un Flamand, ardent comme un Arabe et sentimental comme une Allemande, on ne saura pas encore que c'est un descendant direct de Villon et de Verlaine. Un Verlaine qui aurait lu Henri de Régnier :

Je baise tes deux yeux comme on boit aux fontaines

Puis, je ne croyais pas que tu fusses si blonde ;
Puis, pouvais-je savoir que tu serais la joie ?

Mais ce poète-là s'emplit dans les tea-rooms de cakes et d'autres pâtisseries. Il se plaint que la journée est trop brève. A peine a-t-il fini de digérer qu'il a faim de nouveau. Et quand il n'a plus faim, il est l'heure de dormir.

Aux moments libres que lui laissent ses repas, ses digestions et son sommeil, il accueille parfois le dieu qui le hante, et, s'il est bien disposé, écrit un vers ou deux.

Et cela fait au bout de l'année quelques poèmes d'une beauté attendrie, sérieuse et parfaite.

UN MÉNAGE ASSORTI

Ils n'ont, croit-on, rien de commun avec l'abbé, jadis fameux, qui porte leur nom.

Le Docteur, arabisant distingué, a passé beaucoup plus de mille et une nuits à traduire de l'Arabe pittoresque en français qui l'est moins. Madame passe tous ses jours à traduire son âme incomparable en une langue qui l'est aussi.

Le Docteur a rempli seize grands volumes que la *Revue Blanche* a religieusement publiés. Ce fut un succès de snobisme et de pornographie (L'Amour Arabe, ma chère !... Avec leurs juments !...)

Madame contamine périodiquement *Le Journal* de contes puérilement graveleux. Pour autant qu'on les comprenne — car elle est la dernière dépositaire d'un langage que personne ne connaît et dont elle emportera le secret dans la tombe. (Quand cela ?)

... On a avancé, depuis les Goncourt !

M. le Docteur Mardrus-Delarue, et Madame Lucie Delarue-Mardrus forment un couple harmonieux.

C'est un ménage assorti.

GROS NUMÉROS

M. Octave Mirbeau a la puissance inéluctable d'un élément. Il roule les yeux : on se tait. Il ouvre la bouche : on écoute. Il parle : on courbe la tête.

Comme certaines tempêtes, il souffle de tous les côtés à la fois : sa violence n'a d'égale que son incohérence.

Ce virulent romantique a des compréhensions de mystique — il découvrit et lança Maeterlink — et des complaisances de vieillard — il dessina minutieusement *Le Jardin des Supplices*.

Il sévit par bourrasques ; chacune de ses phrases est un tremblement de terre, chacun de ses mots une éruption de lave. Il écrase ses contemporains sous la pluie de feu de son verbe.

Ce hurleur merveilleusement dénué de goût est aussi un moraliste : la vénalité l'exaspère,

quand il y pense, et il compose des drames fulgurants, héroïques et invraisemblables.

D'autres firent beaucoup mieux sans crier aussi fort.

Mais M. Octave Mirbeau est un littérateur sanguin ; il faut qu'il se dépense en tumulte. Quel acteur, pour le mélodrame !.....

M. Octave Mirbeau a écrit pêle-mêle des romans qui ressemblent à des tragédies, des drames qui pourraient être des nouvelles, des contes qui feraient bien à la scène.

Dans ce désordre d'idées, nous avons eu *Le jardin des Supplices* déjà cité, *Le Journal d'une Femme de Chambre*, sur lequel rêvent les collégiens, *Les Affaires sont les Affaires*, *Les 28 jours d'un Neurasthénique*, *Le Foyer* qui rendit enfin M. Jules Claretie célèbre, *La* 628-E8 qui fit tant de peine aux " agriculteurs du Bassin de Charleroi, " — et bien d'autres palinodies pleines de force.

Est-il utile de dire que le scandale est le principal élément du succès que M. Octave Mirbeau a toujours rencontré ?

M. Octave Mirbeau, prévoyant, n'omet jamais de décorer de gros numéros le seuil de ses pièces ou de ses livres.

CLASSICISME

On se demande vraiment en quoi consiste le talent de M. Adrien Mithouard, et pourquoi il a déjà publié plusieurs livres.

Ce ne peut être que pour nous prouver qu'il connaît le français.

On chercherait en vain dans ces ouvrages la marque puissante d'une intelligence pénétrante, des vues neuves ou des choses senties originalement ; la passion en est absente ; les sentiments y sont descriptifs et glacés, la sensibilité inexistante ; aucun mystère n'y est effleuré, aucune explication nouvelle n'y est proposée ; la vie n'y apparaît jamais — et par-dessus tout, c'est toujours ennuyeux.

M. Adrien Mithouard ne serait-il pas un homme, mais uniquement un homme de lettres ?

Nous voulons bien que sa langue soit très dépouillée et suprêmement correcte ; mais elle

reste figée, incolore, sèche, squelettique et attristante. Ecrire aussi bien est le pire défaut pour un écrivain.

Ah ! tout le mal que l'on a déjà fait au nom de l'Ile de France ! Cette pauvre île, combien de fois a-t-elle servi à dissimuler aux naïfs — sous le prétexte de ressaisir la vraie tradition française — la pauvreté du tempérament, l'absence de puissance, l'indigence de la passion, la faiblesse de l'intelligence, le vide de la pensée et du cœur!

On se demande vainement en quoi consiste le talent du probe écrivain qu'est M. Adrien Mithouard.

Est-ce en sa funeste tendance à un retour vers ce faux classicisme qui consiste à imiter les maîtres plutôt que la vie, à voir la nature à travers les grands Morts ?

Faux pour faux, nous préfèrerions le romantisme d'un Péladan : c'est non moins agaçant, mais c'est plus chaud.

CONTES A DORMIR DEBOUT

Encore un début qui promettait beaucoup et qui a déçu maintes espérances !

C'est dommage, car M. Albert Mockel promenait parmi les choses de son temps une âme curieuse et étonnée de convalescent.

Il y avait en lui de la douceur et de la force, de la puissance et de la subtilité...

Croyons qu'il se recueille, et qu'il nous prépare dans le mystère de son âme quelque chef-d'œuvre.

En attendant, il trouve pour se œuvrettes de jolis titres.

Mais tant qu'il se bornera à des *Contes pour les enfants d'hier* il ne nous offrira que contes à dormir debout.

PATIENCE

M. Eugène Montfort supplée à l'habileté romancière et à l'imagination créatrice qui lui manquent par un pénétrant don d'observation et de puissantes qualités de sensibilité.

Voilà un conteur comme on peut les aimer, que la vie coutumière préoccupe, et qui la reçoit par tous ses sens curieux.

On a pu craindre après *La Maîtresse américaine*, après *Le Chalet dans la Montagne*, après *Le Naturisme*, que ce clairvoyant et sensible esprit n'ait le souffle un peu faible. *La Turque* nous a victorieusement prouvé qu'il n'en était rien, et si les premiers chapitres de ce roman manquent trop de la forte substance dont un Flaubert a l'habitude de nous nourrir, tout le reste en est venu avec une parfaite aisance et une maîtrise remarquable.

Si M. Eugène Montfort ne nous a pas donné

encore de livres parfaitement beaux, soyons sûrs que cela ne peut plus tarder.

Quant aux critiques qu'ils donne dans *Les Marges* depuis plusieurs années, elles témoignent d'un esprit singulièrement lucide et indépendant, et d'un amour désintéressé des lettres qui est rare à l'époque des Bataille et autres de Croisset.

LE PLUS HEUREUX DES TROIS

Nous avons assez parlé en leur temps de MM. Fort et Mithouard pour qu'il ne soit plus nécessaire d'exprimer les sentiments que nous inspire l'œuvre de l'auteur des *Stances*.

Il nous suffira de noter que, bien qu'étant le plus élégiaque des poètes actuels, M. Jean Moréas est encore le meilleur et le plus heureux des trois.

Son pseudo-classicisme n'en est pas moins odieux à toute âme vibrante.

UN GRAND BOVARYSÉ

M. Joséphin Peladan, qui n'est dépourvu ni de talent, ni de puissance, ni de cœur, et en qui la vie jaillit avec une superbe abondance, n'a pu écrire, et parce qu'il ne l'a pas voulu, un seul roman lisible.

Il eût été peut-être aussi grand qu'un Balzac, n'eussent été ses à-prioris et l'attitude d'incompris dans laquelle il s'est posé d'abord et qu'il n'a plus su dépouiller. Il eût pu nous donner une *Décadence latine* que nos petits enfants auraient lue comme nous consultons maintenant Senancourt, Stendhal ou Flaubert.

Avec un tour d'esprit plus réaliste, une plus grande volonté de voir simplement les choses comme elle sont, nous aurions eu, au lieu d'un raté, le grand romancier que notre époque attend encore.

Qu'a-t-il manqué à M. Joséphin Péladan ?

Une rude et cruelle discipline à vingt ans, un maître impitoyablement décidé à lui faire sentir la vie réelle.

M. Joséphin Péladan est un spectacle d'une magnifique et grandiose mélancolie ; c'est un cas que l'on peut proposer à l'étude de M. Jules de Gaultier, le théoricien du Bovarysme.

UN BON SUJET DE POLYTECHNIQUE

Quoiqu'il ait inventé les demi-vierges et perfectionné la bêtise française, l'art de M. Marcel Prévost ne consiste qu'à donner aux plus ordinaires banalités de la vie un aspect étonnant et mystérieux qui leur rend un nouveau charme.

Comme M. Maurice Maeterlink, il a le sens du mystère ; mais d'un mystère qui n'a garde de s'envoler, d'un mystère bourgeois, d'un mystère... à terre.

C'est d'une prose incolore, mais insinuante et légère, qu'il enveloppe les plus fades lieux-communs, les situations sûries d'ancienneté, les psychologies les plus bébêtes.

Mais sous sa plume, cette littérature de journal de modes prend une teinte nouvelle, qui séduit le lecteur facile et ravit le difficile collégien : les romans de M. Marcel Prévost sont comme

de vieilles pilules qui auraient été réargentées.

S'il ne sert aux gourmets que des mets trop prévus, — ses romans se résument tous par $2 \times 2 = 4$ — il sait leur donner une allure piquante et quasi-savoureuse de péché neuf.

M. Marcel Prévost est simplement un monsieur de la Palisse. Mais un monsieur de la Palisse secrète.

Il parait cependant que tout comme d'autres il pouvait écrire de fortes et belles choses.

Catus amat pisces, sed non vult tingere plantas.

UBIQUITÉ

N'eût-il été que juriste, M. Edmond Picard eût probablement été un grand jurisconsulte ; — que globe-trotter, un célèbre voyageur ; — qu'avocat, un puissant homme d'affaires ; — que littérateur, un écrivain éminent; — que socialiste, un beau politique.

Mais M. Edmond Picard a voulu être tout celà à la fois, et c'est trop pour un homme, même pour un homme comme lui.

Aussi ce riche tempérament n'a-t-il produit ni un grand juriconsulte, ni un célèbre voyageur, ni un puissant homme d'affaires, ni un écrivain éminent, ni un beau politique.

Qui trop embrasse...

Notons cependant en *Imogène* une transposition de Bossuet qui mérite une place dans les anthologies du siècle prochain.

HISTOIRE SURNATURELLE

L'histoire de l'auteur des *Histoires naturelles* est une surnaturelle histoire.

M. Jules Renard s'est toujours contenté de photographier et de phonographier les choses, et cependant il nous a intéressé jusqu'à la passion et ému jusqu'aux larmes. Il lui a suffi de regarder, d'écouter, de sentir, et il a reproduit comme il avait vu, ouï et senti ; et *Poil de Carotte* et *Ragotte* et *L'Ecornifleur* sont d'étonnantes œuvres.

Il est peut-être vrai après tout que les plus beaux livres sont ceux qui paraissent le plus facile à faire.

AU FÉMININ :

Quelle est la faible évidemment express qui dit que l'auteur de *La Chanson des Gueux* porte un nom qui ne se peut mettre au féminin ?

. . . .

C'est en tout cas une erreur, et ce féminin, — étendu et généralisé — caractérise mieux qu'une longue étude le récent académicien.

ENTRE LES DEUX

M. Edmond Rostand a conquis rapidement le succès, et encore jeune est entré dans la célébrité.

Est-ce à dire que son théâtre est aussi prodigieux que d'aucuns le clament, aussi abject que d'autres le prétendent ?

Nullement. M. Edmond Rostand est simplement venu à son heure, l'heure moyenne où le public français, fatigué de l'emphase romantique et de la puérilité naturaliste, soupirait après un théâtre sainement gaulois, pondéré sous des dehors héroïques, produisant l'homme moyen au milieu de l'aventure moyenne.

Avec beaucoup de talent — il évita presque toujours avec autant de bonheur le pathos que la trivialité — M. Edmond Rostand a su réconcilier Sancho Pança et don Quichotte autour d'un à peu près. Et de ces deux morceaux d'ennemis intimes il a fait, par de savants et variables

dosages, des personnages qui ne sont pas sublimes et qui n'y prétendent guère, mais amusants, reposants, sains, et même assez vivants.

Et cela aussi est de la très bonne littérature moyenne.

M. Edmond Rostand est certes notablement inférieur à un Porto-Riche ; mais combien supérieur à un Bataille ou à un de Croisset !

GARÇON, UN BAIN !

Nourri d'une forte culture classique et d'une enviable érudition moderne, gavé de Barrès et intoxiqué par Gide, M. André Ruyters nous propose de petites œuvres pleines de grâce et du talent le plus raffiné.

Mais que cela fleure la Bibliothèque, et comme l'auteur d'*Ariane à Naxos* aurait besoin d'un bon plongeon dans la vie !

Nous ne savons si M. André Ruyters nous donnera quelque jour un livre humain et fort. Mais si cela arrive, *Le Mauvais Riche* nous est garant que ce sera un des plus beaux de la littérature actuelle.

UN BON POINT

L'Académie Goncourt a donné un bon point aux élèves Tharaud.

Tant d'années de sévices valaient bien une médaille.

...Poor Kipling !

L'ÉTERNEL FÉMININ

Pauvres petits romans où les sentiments les plus vagues voilent l'appel du sexe ; féminisme trouble qui fleure le cabinet de toilette et l'alcôve de midi ; psychologies confuses et grandiloquentes ; silhouettes imprécises et fugaces ; anecdotes incolores !

On cherche encore quelqu'un qui a lu les romans de Mme Marcelle Tinayre sans être pris de l'irréductible envie d'aller au....café pour le restant de ses jours.

A fondé la *Ligue des Droits de la Femme*, la *Société protectrice des Femelles des Animaux* ; a tenté de féminiser la Légion d'honneur.

S'est largement couverte de ridicule.

Comme le singe du fabuliste qui prenait le Pirée pour un homme, elle a pris la Vulve pour une sensibilité.

L'âme de la femme, Madame, les physiologues

vous le diront, n'est ni dans sa poitrine, ni dans sa tête, ni dans son ventre : elle est située tout juste au milieu de son corps, non loin de sa surface.

ALAIN CHARRETIER

Quoique Belge, M. Emile Verhaeren a été salué par la France comme le plus grand poète contemporain.

Il y a encore quelques esprits tardifs qui ne comprennent pas pourquoi.

Ce n'est pas nous qui le leur expliquerons.

WILLY AND SODA

M. Willy est une nature abondante et complète : richement sensuelle et sexuelle, délibérément intellectuelle.

Dumas le Père, le Guérisseur de migraines, était un merveilleux conteur ; Pascal, un philosophe qu'on n'a pas fini de lire ; la science de M. Poincaré est immense et solide ; M. Jean Moréas a du goût ; Zola possédait l'abondance grandiose d'un Michel-Ange, et Stendhal la pénétration d'un archange.

M. Willy n'est ni Dumas le Père, ni Pascal, ni M. Poincaré, ni M. Moréas, ni Zola, ni Stendhal : il les enferme tous dans son génie aisé.

Il accueille tous les types, toutes les manières de voir et de sentir, toutes les façons de vivre. Renaud, Maugis, Mélie, Antoine, Minne et le Père tricolore de Claudine sont vus avec une netteté et une acuité prodigieuses, caractérisés

avec une magnifique aisance et une verve chatoyante.

Mais M. Willy n'est pas pris au sérieux : il est trop le premier à rire de lui-même. Et Colette était trop sœur de Lampito-au-tempérament-excessif. Et ses créanciers sont trop pressés pour qu'il puisse écrire de nouvelles *Claudine* et de nouvelles *Minne*.

Il en est réduit à mettre de l'eau dans son vin : collaborateurs salariés et modestes, et tournées de petits ducs. Willy and Soda !

Cela ne l'empêche pas d'avoir été le plus personnel, et peut-être le plus grand, des chanteurs de la sensibilité moderne.

GICOLETTE

Madame Colette Willy est assez moderne pour se douter de la valeur d'une habile réclame : on aime à trouver là la raison de ses retentissantes aventures.

Elle a assuré avoir pris part jadis à la naissance des quatre *Claudine* et des deux *Minne*. Si cela ne témoigne pas de sa valeur — car le secret des collaborations est aussi impénétrable que les voies du Seigneur — cela témoigne au moins de son goût et de sa clairvoyance littéraires.

On n'a du reste nul besoin de ces titres pour savoir que Madame Colette Willy est un délicieux écrivain. De ses *Sept dialogues des bêtes* on pourrait tout citer. Ce sont de futurs morceaux classiques. Elle a saisi l'âme des animaux avec l'intuition d'une sensibilité voisine de la leur, ce qui est à sa gloire en ce siècle d'inventions et de bibliothèques populaires. Et l'on sait dans *La*

Retraite sentimentale des pages dignes d'un Flaubert ou d'un France.

Que nous importe après cela cet amour de ses prochaines qu'on lui a si souvent reproché ?

Et voyez d'ailleurs l'ironie : Madame Colette Willy est une des rares femmes de lettres qui ne soit pas féministe.

C'est peut-être après tout parce qu'elle connaît les femmes.

P. P. C.

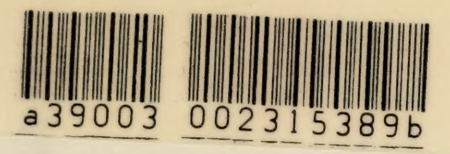
Et maintenant que voici terminée la cavalcade, et le dernier char remisé, que chacun rentre chez soi en souriant. C'est notre vœu ! Que ceux dont nous avons parlé avec de l'amitié en prennent un peu de joie ! Que ceux que nous avons touchés d'un doigt trop lourd et irrespectueux, nous pardonnent ! Ce n'est jamais qu'à nous qu'ils ont déplu, et c'est bien peu de chose pour un auteur français que de déplaire à un allemand et à un russe.

Folkestone, Mars 1909.



TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX HUIT
JUIN MIL NEUF CENT NEUF PAR
LA "ST. CATHERINE PRESS LTD."
(ED. VERBEKE & CO.) CANAL, PORTE
STE. CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE


a39003 002315389b